

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Fernand HAYWARD

Réforme et humanisme

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 65-76

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Réforme et humanisme

Chacun connaît à peu près l'historique, au moins sommaire, de la Réforme protestante, mais quant aux circonstances qui lui permirent de se développer, circonstances intellectuelles et morales, quant aux résultats sociaux qui en découlèrent immédiatement, voilà ce que l'on ignore.

Le protestantisme sous ses multiples formes, est un fait d'une trop capitale importance pour qu'il soit permis à tout homme sérieux de le traiter à la légère et de croire qu'il se réfute d'un mot plaisant.

Pour bien juger des effets il faut remonter à la cause, donc pour bien comprendre le protestantisme il en faut connaître le mieux possible les origines.

Un historien aussi savant et compétent dans la matière que large dans ses idées, M. l'abbé Alfred Baudrillart, recteur de l'Institut catholique de Paris, a publié sur ce sujet un ouvrage fort intéressant et dont les conclusions peuvent être considérées comme définitives. *L'Eglise catholique, la Renaissance, le Protestantisme* voilà sous un volume un amas précieux de documents inattaquables. En un mot, l'abbé Baudrillart ne fait pas de la polémique, il fait de l'histoire. C'est là surtout que nous puiserons pour établir quelques points relatifs à la Réformation.

C'est un fait universellement reconnu qu'à la fin du Moyen-Age, l'Eglise était affligée de maux sans nombre. La discipline du clergé et des ordres religieux était relâchée,

la parole de Dieu n'était que fort imparfaitement annoncée au peuple, et la cour pontificale elle-même offrait l'aspect de désordres peu édifiants.

De plus une nouvelle tournure d'esprit se faisait jour. La société italienne d'alors, légère et gâtée par des troubles politiques incessants, revenait peu à peu à l'esprit du paganisme antique par une étude de plus en plus exclusive de la littérature grecque et romaine. C'est là l'origine de ce mouvement intellectuel si important qui s'appelle la Renaissance ou l'humanisme.

L'émigration des savants grecs en Europe, à la suite de la prise de Constantinople par les Turcs en 1456 contribua pour une large part à inspirer le goût des lettres antiques. Les plus connus de ces hommes sont Pléthon et Bessarion, le second créé cardinal par Eugène IV.

L'Italie savante accueillit avec enthousiasme la nouveauté de cet intellectualisme, et des littérateurs distingués, tels que Pétrarque et le fameux et sensuel Boccace, devinrent d'ardents champions de l'humanisme. Le fameux secrétaire pontifical de Nicolas V, le Pogge, conserva sa situation malgré ses écrits notoirement immoraux et ses satires contre le clergé

Dans cette pléiade d'humanistes italiens, il est intéressant de noter au passage le très célèbre Jean Pic de la Mirandole « esprit encyclopédique » dit Kraus, mais chrétien convaincu. Ce fut lui qui convoqua le monde entier à Rome pour une formidable argumentation où lui-même soutiendrait neuf cents thèses. Le Pape interdit ce tournoi philosophique — Il faut le reconnaître, les Papes bien souvent favorisèrent l'humanisme dans une mesure dangereuse pour l'Eglise. Innocent VII, Grégoire XII en furent d'ardents partisans. Nicolas V était lui-même un humaniste, mais il n'en est pas moins « une des figures les plus pures de la Renaissance ». (*) Il est certain qu'à voir des hommes

(*) Baudrillard. Op. cit. p. 76.

tels que le Pogge occuper pendant un demi-siècle et sous huit Papes les fonctions de secrétaire apostolique, on doit constater une négligence coupable de la part des Pontifes romains de l'époque, puisque ce Pogge avait des idées absolument païennes et était l'auteur d'une foule d'écrits licencieux.

En Allemagne la réaction contre le Moyen-Age et la Scolastique fut vive et le mouvement humaniste y revêtit une importance toute particulière. La nouvelle école s'appelait l'école des poètes, elle avait pour coryphées principaux : Toban Hesse, le chanoine Mutian et le fameux Ulrich de Hutten, mort dans l'hérésie et la misère auprès de Zwingle à Zurich. On introduisit les études classiques dans les programmes, ce qui eut un succès énorme. Parmi les humanistes allemands il en est un, Reuchlin, dont l'influence décida très certainement du sort de la Réforme de Luther. C'était un catholique convaincu mais sa vaste science, ses relations avec les rabbins et surtout son ouvrage *De arte cabalistica* lui valurent le soupçon d'hérésie. Les Dominicains de Cologne lui firent son procès mais Léon X le disculpa et condamna aux frais les inquisiteurs. De là naquit une querelle où, malgré lui, le nom de Reuchlin servit de cri de ralliement à tous les adversaires du monarchisme. Les *Epistolae obscurorum virorum* furent un pamphlet du genre des *Provinciales*. Il en résulta un tel discrédit sur les ordres religieux et l'Eglise même, que cet état d'esprit fut merveilleusement propre à préparer les voies de Luther et de ses compagnons. Le lien qui unissait humanistes et protestants c'était ce libre examen, base de l'un et l'autre système. Le fond des idées était essentiellement différent, mais le procédé était identique.

En continuant à parcourir très sommairement l'histoire de l'humanisme à travers l'Europe, nous trouvons aux Pays-Bas la figure à coup sûr la plus connue et la plus populaire de la Renaissance, à savoir l'illustre Erasme. Ce

chanoine régulier qui avait quitté son couvent, ce prêtre qui ne disait pas la messe et se moquait des pratiques de pénitence était un savant universel. Partisan d'une réforme, il n'alla jamais jusqu'à l'apostasie et tout le monde connaît ses fameuses querelles avec Luther. Néanmoins il fit un mal immense par la publication de son *Eloge, de la Folie* où il accablait les moines de railleries mordantes. « Ce livre, dit un historien, est le prologue de la grande tragédie théologique du XVI^e siècle » Les théories subversives d'Erasmus contribuèrent pour une large part et peut-être sans qu'il l'ait voulu, à faciliter la besogne des pseudo-réformateurs.

En France, l'humanisme s'implanta surtout avec la fondation, sous François I^{er}, du Collège de France. Les professeurs et savants les plus connus qui y enseignèrent sont Guillaume Budé, Lambrin, Turnèbe, etc. Dans la pléiade humaniste il ne faut pas oublier l'illustre famille des Estienne à la fois éditeurs et savants qui durant plusieurs générations fournit aux lettres des hommes remarquables. En France comme en Allemagne, l'humanisme en plusieurs de ces représentants inclina au scepticisme ou à l'hérésie. Rabelais, Bonaventure des Périers sont adversaires de toute religion positive. Le vieux professeur Lefèvre d'Étapies est considéré comme le patriarche de la Réformation française. Il est intéressant encore un coup, de constater les affinités singulières de la Renaissance avec le Protestantisme.

L'humanisme en Angleterre s'incarne en la personne du chancelier Thomas Morus, qui exposa ses principes et ses idées dans ce roman philosophique bien connu qui s'intitule : *Description de la république d'Utopie*. Les idées humanistes furent importées d'Italie en Grande-Bretagne par Colet. Ce Colet, homme très religieux, était pénétré d'idées fausses et inclinait fortement au libre-examen et à l'interprétation de la seule Écriture comme règle de foi. Là encore il y a tendance protestante. Au reste pour ce qui regarde

l'Angleterre, l'humanisme y dut beaucoup à Erasme qui vécut longtemps, dans la maison même de Thomas Morus. Ce dernier ne peut être soupçonné d'hérésie puisqu'il périt victime de sa fidélité à l'Eglise catholique après le schisme de Henri VIII.

L'Espagne vit se fonder chez elle à cette époque l'Université d'Alcala. Ce fut le grand cardinal Ximénès qui mena à bout cette entreprise. Dans ce même pays le grand adversaire de la méthode scolastique fut le fameux Vives.

Tel est dans ses grandes lignes le mouvement humaniste qui se développa au XVI^e siècle en Europe.

A la lumière de ces faits, on comprend sans peine que l'hérésie protestante ait trouvé si facilement le moyen de se développer dans une proportion réellement considérable. Ce n'est pas, très certainement, que tous les humanistes se soient déclarés adversaires de l'Eglise ; Erasme lui-même mourut catholique et se défendit toujours d'avoir voulu causer du tort à la religion. Néanmoins il n'en demeure pas moins certain que la Renaissance créa un état d'esprit nouveau ; ce fut une révolte brusque contre toutes les traditions du Moyen-Age et un retour aveugle vers l'antiquité. Ce fut aussi et surtout une réaction contre l'autorité et une fureur de libre-examen. Cet esprit nouveau et frondeur de tout principe établi favorisait merveilleusement le succès de ces hommes, utopistes ou ambitieux, qui, témoins des maux trop réels dont l'Eglise était affligée rêvaient de lui rendre, par une réforme radicale, sa pureté des premiers siècles.

Voilà l'origine bien certaine du protestantisme. Voyons, maintenant, de quelle manière la religion nouvelle fit son chemin dans le monde.

En Allemagne où elle prit naissance, tous les matériaux qui la devait constituer étaient préparés et comme un corps inerte, n'attendaient que le souffle qui les devait animer et leur donner la vie. Ce souffle puissant fut le génie de Luther

qui se trouva résumer en lui toutes les tendances de son époque. « De même, dit Baudrillart, que l'état de l'Italie et la psychologie de l'Italie de la fin du XIV^e siècle et du commencement du XV^e siècle nous donnent la clé de la Renaissance, de même l'état de l'Allemagne et la psychologie de l'allemand à la fin du XV^e siècle nous livrent celle de la réforme et de l'hérésie protestante. (1) »

A entendre les apologistes du protestantisme, l'Eglise se serait peu à peu corrompue à partir, disent-ils généralement, du IV^e siècle, et Rome aurait par l'addition de dogmes nouveaux et de pratiques surrogatoires complètement déformé le Christianisme. Touché de compassion à l'égard de son Eglise égarée, Dieu aurait suscité en Luther, Calvin et leurs acolytes les rénovateurs du pur Evangile. Il n'est pas rare d'entendre, même de nos jours, en dépit du progrès des études de critique historique, des hommes passant pour sérieux, développer ces étranges théories ! Il est à regretter pour la vraisemblance de cette thèse que ces apôtres nouveaux n'aient jamais pu s'entendre même sur les doctrines les plus fondamentales du Christianisme ! Mais, hâtons-nous de le dire, la réalité historique est très différente. (2)

L'Allemagne au XV^e siècle était agitée de mouvements révolutionnaires nombreux. C'étaient les petits vassaux belliqueux et indépendants qui ne rêvaient que plaies et bosses. C'étaient aussi les humanistes qui dénigraient la scolastique et les moines. C'étaient encore des hérétiques tels qu'un Jean Huss ou un Jérôme de Prague qui faisaient des adeptes. Les paysans opprimés, témoignent d'une propension irrésistible à la révolte.

On le voit, voilà bien des ferments de trouble.

(1) Op. cit. p. 116.

(2) Un pasteur de la Suisse romande a publié à Genève il y a peu d'années une brochure où cette thèse ultra-paradoxe était tout au long exposée. V. Jules Gindraux : « Rome, comment le catholicisme s'est formé.

Là dessus Luther protesta, afficha 95 thèses contre l'abus des indulgences, et de là naquit une querelle théologique très acrimonieuse. L'affaire alla à Rome où le Pape Léon X ne s'émut pas beaucoup tout d'abord. La querelle ne fut pas éteinte, elle s'envenima, une dispute eut lieu à Leipzig entre Jean Eck, qui défendait l'orthodoxie menacée et Luther aidé de quelques amis. Peu après le Pape condamna Luther par une bulle d'excommunication que celui-ci eut l'audace de brûler en place publique à Wittemberg devant les étudiants de l'Université. C'en était fait, le schisme était consommé et le protestantisme avait pris naissance.

Mais n'insistons pas. — ce serait inutile — sur les détails de l'établissement de la Réforme. L'histoire se charge bien de montrer qu'en toutes ces circonstances les préceptes et l'esprit évangéliques n'étaient pas la caractéristique des novateurs. Au reste point n'est besoin d'un examen bien approfondi de la question pour constater qu'en l'occurrence l'appui du pouvoir temporel fut pour Luther le garant principal du succès de sa téméraire entreprise.

Il serait donc faux de prétendre, comme quelques-uns l'ont fait, que, en lâchant la bride aux passions humaines, la nouvelle religion s'implanta rapidement.

Il faut tenir compte aussi de la satisfaction qu'apportaient les doctrines luthériennes aux besoins de l'époque. Il y eut dans le succès de la Réforme de l'une et l'autre chose.

Nous ne pouvons rentrer dans le détail historique de l'établissement de la Réforme par Luther et ses alliés. Chacun connaît suffisamment, pour qu'il soit inutile de les rap-peler, les faits de l'affichage des thèses du docteur Martin, de la révolte finale et de l'apostasie publique du trop pétulant religieux.

Ce qui nous intéresse momentanément c'est l'analyse des conditions ambiantes, qui permirent au protestantisme de

s'établir, de se propager et d'acquérir une influence considérable sur la société, influence qui la bouleversa un moment de fond en comble.

Nous l'avons établi, les docteurs de l'humanisme avaient fortement contribué à créer une mentalité nouvelle en Europe, surtout par l'implantation de la culture païenne et par la réaction antiscolastique. En Allemagne, cet esprit novateur était très répandu ; il était, de plus, étayé de revendications politiques. Tout cela permit à un homme — qui niait l'autorité de l'Eglise, qui supprimait du *Credo* l'utilité des œuvres satisfaisantes et qui remplaçait le Christianisme positif et catégorique et moral de l'Eglise catholique, par un autre Christianisme, tronqué et falsifié, il est vrai, mais flatteur des instincts de l'homme sentimental et poétique par endroits et surtout rebelle à toute règle, à toute loi établie, — d'obtenir un succès qu'on peut taxer de colossal.

Nous voilà loin, bien loin, d'une soit-disant Réforme, d'une pseudo-purification de l'Eglise de Jésus-Christ, inspirée par l'Esprit-Saint et exécutée par des apôtres nommés Luther, Melanchthon et, ailleurs, Calvin, Farel et peut-être Henri VIII ?

Tout homme de bonne foi doit le reconnaître : aucun des Réformateurs n'a eu une vie qui permette de supposer que Dieu l'ait pu choisir comme émissaire d'une œuvre sainte.

C'est un fait maintenant bien établi que Luther fut un homme d'appétits grossiers, voluptueux sans vergogne, ivrogne et glouton jusqu'à donner des nausées. Le célèbre dominicain autrichien qu'est le P. Denifle l'a établi de façon péremptoire dans son livre : *Luther and Luthertum*. De plus, la collaboration qu'il apporta à ce fait monstrueux, la bigamie du landgrave de Hesse, prouve abondamment que Luther était un homme sans principes, et que l'intérêt dominait en maître. On entend parfois les défenseurs de la Réforme invoquer pour excuse à l'endroit des tares qui entachent la mémoire de Luther en particulier, l'esprit du temps !

Mais alors qu'on nous montre dans les œuvres d'un Saint Ignace de Loyola, d'un Saint François de Sales des pages équivalant à ce putride ouvrage qui s'intitule les *Propos de table de Luther* !

Il est des justifications qui se retournent contre ceux qui les avancent !

Si l'établissement du protestantisme fut peu glorieux en Allemagne, il ne le fut guère non plus dans les autres pays de l'Europe. L'Angleterre s'est séparée — qui donc l'ignore ou le nie ? — de Rome, pour la satisfaction des impudiques caprices du monstre qui la gouvernait, l'infâme Henri VIII. Pour extirper le catholicisme de la terre de l'île des Saints il a fallu toute la sauvagerie des persécutions du roi Henri et de sa digne fille la « vierge » Elisabeth. Ce sang versé par une inquisition diabolique crie vengeance contre ceux qui nous reprochent sans cesse la St-Barthélemy, les dragonnades et les autodafés espagnols.

En France, l'hérésie de Calvin a déchaîné de longues et douloureuses guerres de religion où certes, le beau rôle fut loin d'être toujours du côté des huguenots !

Il en fut de même en Suisse, de sorte qu'on peut dire que le résultat le plus immédiat de la Réforme fut de créer des troubles sanglants, des haines fratricides et bien des ruines irréparables.

Au point de vue doctrinal l'accord était loin d'exister entre les tenants de la religion nouvelle. Luther lui-même n'a jamais bien su à quoi s'en tenir, si bien que des apologistes catholiques se sont fait un malin plaisir de mettre à jour les flagrantes contradictions de ses écrits. (1) La justification par la foi seule fut la base de la théologie du moine de Wittemberg. D'après lui la nature humaine était si mauvaise, si corrompue qu'elle était incapable de produire une œuvre méritoire au salut qui s'acquerrait par la seule confiance en la vertu rédemptrice du Christ *Fortiter pecca, fortius crede*, écrivait-

(1) Voir notamment Mgr Abbet : « Trois mots sur l'Eglise »

il à Melanchthon. Luther n'hésita pas à nier le libre-arbitre comme le témoigne son traité *de servo arbitrio*.

Calvin fut fataliste avec sa doctrine de la prédestination qui damnait ou sauvait les hommes sans qu'il y allât le moins du monde de leur propre volonté. « La prédestination, dit-il, est le décret par lequel Dieu a fixé le sort de chacun en particulier, car tous ne sont pas créés pour la même fin. Les uns sont destinés à la vie éternelle, les autres aux peines de l'enfer et suivant que tel homme a été choisi pour l'une ou l'autre de ces conditions nous disons qu'il a été prédestiné à la vie ou à la mort. » (1) Quel est le pasteur protestant qui de nos jours oserait affirmer de telles choses et l'enseigner du haut de la chaire ?

Avec cette théorie annihilant la libre volonté de l'homme, le protestantisme aboutit promptement à démoraliser d'une façon stupéfiante ses adeptes. Ici Erasme est un témoin qui fait foi de la Vérité de cette assertion. « Ceux qui se sont, comme ils disent, dit-il, dépouillés de l'extérieur pharisaïque, qui rejettent les prescriptions épiscopales et l'abstinence ordonnée par l'Eglise, s'abstiennent maintenant tout à fait de la prière, sont plus mauvais, plus hypocrites qu'auparavant, n'observent même plus les commandements de Dieu, et sont devenus les esclaves de leur ventre et de ses appétits ! » (2)

Si la morale ne fut guère en honneur parmi les sectateurs de la religion nouvelle, il ne faudrait pas croire non plus, comme d'aucuns l'ont prétendu, que Luther fut l'émancipateur de la raison humaine. Qu'on l'écoute lui-même sur ce point : « Si nous voulons être admis dans le royaume de Dieu, il faut, dit Jésus-Christ, que nous redevenions comme des enfants ; en d'autres termes, il faut que

(1) Calvin, Institution chrétienne, Tome III. Ch. XXI. Cité par Lodié S. J. Nos raisons de n'être pas protestants. (Collection Science et Religion. N° 297)

(2) Cité par Baudrillard, Op. cit. p. 308.

nous réduisons notre intelligence et notre raison à n'être plus que ce qu'elles sont dans l'enfance, des facultés mortes ou latentes »... Et il ajoute : La raison répand la lumière ? Oui, comme celle que répandrait une immondice mise dans une lanterne !

Ce qui n'empêchera pas, encore un coup, maints esprits forts d'affirmer bien haut que la Réforme fut émancipatrice de la raison étouffée par l'obscurantisme de Rome !

Il resterait encore, dans ce bref exposé du mouvement de la Réforme et de ses conséquences, à réfuter la fameuse objection mise à la mode il y a trente ans par Emile de Laveleye et avant lui par le pasteur Napoléon Roussel, objection qui consiste à trouver chez les peuples protestants une supériorité matérielle et économique. (1)

Mais cette thèse a été très bien réfutée par un prêtre suisse, l'abbé Folletête, (2) par un économiste français, Yves de la Brière, (3) et aussi par M. Baudrillart dans son ouvrage. Nous préférons, pour ne point forcer les bornes de cet article, renvoyer nos lecteurs, que cela pourrait intéresser, à ces références. Qu'il suffise de constater que sur ce point, les conclusions de nos apologistes peuvent être considérées comme définitives et décisives.

Ainsi donc, en résumé, si l'on considère l'œuvre des réformateurs du XVI^e siècle sous le triple rapport de ses origines, de son développement et de ses conséquences, il faut, si l'on est impartial, constater qu'elle fut la résultante d'un état d'esprit révolutionnaire, qu'elle fut irrespectueuse de toute tradition et de toute autorité et que, caduque

(1) E. de Laveleye. De l'avenir des peuples catholiques. —

(2) Eug. Folletête. De la prétendue infériorité des peuples catholiques. Fribourg.

(3) Yves de la Brière. Nations catholiques et nations protestantes, Paris. Edition des « Questions actuelles. »

dans son fondement elle ne pouvait tarder à se désagréger complètement.

Néanmoins, la conséquence et le fruit le plus patent du protestantisme est ce qu'on pourrait appeler : l'esprit de libre-examen. En méprisant toute l'œuvre des siècles précédents, en niant toute valeur à l'édifice dogmatique établi jusqu'alors et dont l'Eglise fut toujours la gardienne vigilante, les coryphées de la Réforme habituèrent leurs contemporains à mépriser l'autorité vénérable des traditions anciennes.

Cet état d'esprit se perpétua en s'accroissant de siècle en siècle depuis lors. Voltaire nia la divinité du Christianisme au nom de la liberté de pensée, fruit de la révolte religieuse du XVI^e siècle, au nom de ces mêmes principes fut accomplie la funeste Révolution française et de nos jours le libre-examen a conduit ses adeptes à nier même l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.

Pour nous, catholiques, le salut réside précisément dans l'autorité infaillible de cette Eglise que l'on représente si souvent comme exerçant une véritable tyrannie sur l'intelligence de ses enfants. Oh ! non ! mille fois non ! ce n'est point un joug oppressif que celui de cette Mère tendre qui retient loin de l'abîme les hommes qui sont assez sages pour lui confier la conduite de leur vie.

Et, au terme de cette bien imparfaite étude sur le Protestantisme, nous voudrions crier à nos frères séparés qu'aveugle encore la barrière de lourds préjugés, cette parole qui forme la conclusion de l'ouvrage du P. Denifle : *Los von Luther ; Zurück zur Kirche* « Séparez-vous de Luther ! Revenez à l'Eglise ! »

Oui, revenir à l'Eglise, voilà pour ceux qui ont le malheur d'en être éloignés le plus sûr garant de sécurité intellectuelle au milieu des tempêtes doctrinales de l'heure actuelle.

Puissent, par leur exemple, les catholiques hâter le retour de ces brebis égarées qui cherchent dans les ténèbres le rayon de la vérité.

Fernand HAYWARD.